

J'♥ Huckabees. Le chaos philosophique

Chantale Gingras

Number 137, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55501ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gingras, C. (2005). Review of [*J'♥ Huckabees. Le chaos philosophique*]. *Québec français*, (137), 96–98.



J'♥ Huckabees

Le chaos philosophique

« La philosophie est, selon les jours, une chose frivole [...] ou la seule chose sérieuse »

Ernest Renan (1823-1892)

>>> CHANTALE GINGRAS

J'♥ *Huckabees*¹ peut a priori sembler déroutant : c'est à la fois une comédie avivée, qui jongle avec des propos très sérieux, et un drame existentialiste débridé. Cette coproduction américano-allemande, réalisée par David O. Russell, a reçu un accueil enthousiaste de la critique à sa sortie en salle aux États-Unis, en octobre 2004. Il nous aura fallu attendre quatre mois pour découvrir à notre tour ce film délinquant et grinçant, empreint d'une belle folie gauchiste. Profitions-en : il est tout de même rare que le vent du sud nous apporte un tel parfum.

Qu'est-ce que *Huckabees*? C'est une méga chaîne de centres commerciaux toujours à la recherche de terrains vagues pour faire pousser ses champignons capitalistes. Une chaîne qui emploie des centaines d'abeilles tout entières dévouées à la reine Consommation. Albert Markovski (interprété avec une candeur très sympathique par Jason Schwartzman), un jeune activiste écologiste de 21 ans, tente de contrecarrer les projets d'extension de l'entreprise en s'opposant à la construction d'un nouveau centre commercial en lieu et place d'un marais abritant une faune, une flore... et des roches menacées d'extinction. Le film s'ouvre d'ailleurs sur la maigre réussite d'Albert, assis sur une énorme roche qu'il a réussi à sauver du désastre, et sur les quelques vers verts qu'il déclame devant une demi-douzaine de journalistes hébétés. L'environnementaliste-poète se rend bien vite compte que son action (et sa poésie), bien qu'elle soit remplie de bonnes intentions, ne parvient à toucher... que les membres de sa coalition. Il ne



lui reste qu'une solution : frayer avec l'ennemi. Il rencontre donc Brad Stand (Jude Law, séduisant de futilité), l'un des cadres de *Huckabees*, et parvient à le convaincre de renoncer à son projet, histoire de réhabiliter l'entreprise aux yeux des groupes environnementalistes et de la population en général. L'esprit mercantile de Brad saisit au vol cette chance d'acquérir facilement – et gratuitement – un bon capital politique, tandis que la conscience d'Albert est fortement titillée par cette alliance contre nature. Tant et tellement qu'Albert plonge bientôt dans une profonde remise en question dont il ne soupçonne pas encore toutes les ramifications.

Très sensible à son environnement (dans tous les sens du terme !), Albert se met à lire tous les signes qui l'entourent et à y chercher une explication à ce qu'il vit. Il commence donc par être obsédé par cette triple coïncidence qui l'a amené à croiser un grand Africain d'abord chez un marchand de photographies, puis à la porte d'un immeuble, et enfin au milieu du stationnement d'un centre commercial où, par bravade, il venait de planter un arbre. Parce qu'il veut faire la lumière sur ces coïncidences, Albert décide de consulter un singulier couple de détec-



tives de l'âme, Bernard et Vivian Jaffe (interprétés par un surprenant Dustin Hoffman et la toujours étonnante Lily Tomlin). Ces psychanalystes à gogo vont donc enquêter sur le « cas » d'Albert, avec une minutie et un dévouement tout à fait remarquables, s'attardant au moindre détail de la vie de leur client, espionnant chacun de ses faits et gestes. Même si Albert leur demande expressément de ne pas intervenir dans sa vie professionnelle, déjà passablement chamboulée, le zèle des détectives les amène à le suivre partout... et surtout dans son lieu de travail.

Original, très original, vraiment, que cette idée de détectives de l'âme, au sein de cette société postmoderne où l'on est si centré sur soi, mais où, paradoxalement, le temps manque pour que l'on puisse s'observer le nombril à sa guise. Le regard extérieur de professionnels capables de noter chaque détail nous concernant devient donc un outil précieux pour satisfaire son narcissisme et développer sa réflexion *personnelle*. Rien de tel qu'être deux, ou trois, pour combler son vide intérieur. C'est une belle façon d'être seul ensemble.

Il y a dans le film de Russell une réelle réflexion, voire une réelle critique, sur notre façon d'envisager notre rapport à l'autre et,

plus globalement, notre rapport à l'univers. Selon la place que l'on se reconnaît, on adoptera un comportement passif ou proactif. Ou un heureux mélange des deux. Mais il ne faut pas se méprendre : oui, il y est question de philosophie, d'existentialisme, de gauchisme, d'environnementalisme et même de psychopop, mais le tout est amené avec un sens aigu de l'autodérision, et on rit franchement à voir le pauvre Albert, véritable Candide du XXI^e siècle, chercher à se convaincre que « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ». On y parle de conscience sociale, on y critique la surconsommation², l'arrivisme, la superficialité dans un format qui fraye avec l'absurde, où les porte-étendards du bon sens excitent davantage le rire que l'admiration. Il faut voir entre autres notre Albert, fichu au milieu du stationnement d'un centre commercial, lisant un fade poème aux côtés d'un arbre qu'il vient de planter dans l'asphalte... juste avant que les ouvriers ne lui jettent leur diner (des Big Mac) à la figure. Albert est une victime attendrissante, un rêveur comme il s'en fait peu, certes, mais les habits de l'antihéros lui vont si bien qu'on prédit ses échecs en salivant presque malicieusement.

Les dogmes des psy américains

Bernard et Vivian Jaffe, les deux détectives existentiels engagés par Albert, appliquent sur leur patient et cobaye la théorie globaliste, qui soutient que tout a un sens, que tout est interrelié et que chaque effet a une cause. À leurs yeux, l'univers est essentiellement molaire, et l'individu doit être considéré comme une molécule qui en fait partie. Et, bien sûr, le moindre comportement de cette molécule a un impact sur le grand Tout. Voilà pourquoi les Jaffe soutiennent que tout doit être noté, analysé, jusqu'à la façon dont Albert se brosse les dents, afin qu'il puisse arriver à comprendre sa crise existentielle. Avec un sérieux émaillé de ridicule, Bernard Jaffe expose à Albert la « réalité de la nappe blanche », sur laquelle figurent entre autres Albert et lui, mais aussi la tour Eiffel et... un hamburger, tous des éléments parfaitement équivalents dans la logique du grand Tout. S'ensuit un chapelet d'aphorismes délirants empruntés entre autres à la psychanalyse, à la théorie de la synchronicité et à la psycho-pop, du type : « Toute chose est égale par ailleurs », « Dans un cercle, la circonférence est partout », etc. À cela, Jaffe ajoute la théorie des nombres

infinis et une technique de visualisation toute simple, où une personne que le patient estime, assise sur une branche d'arbre, brandit un aspirateur qui gobe toutes ses pensées négatives. Bref, selon Jaffe, il faut arriver à déconstruire, à morceler l'image de la réalité et jongler avec ses particules (procédé d'ailleurs illustré à l'écran, par un intéressant déplacement d'images). Toute chose étant égale par ailleurs, on en arrive ainsi à relativiser l'importance de chaque problème : si tout est grave, rien n'est grave, dicit docteur Jaffe. La démarche qu'il préconise est donc faite de positivisme et d'optimisme.

L'enfer, c'est les autres³

Sur la nappe blanche du grand Tout universel (lire l'écran de cinéma !), on aperçoit bientôt d'autres personnages, molécules tout aussi étonnantes que névrosées. Voulant accélérer la « guérison » d'Albert, les Jaffe lui présentent son *alter ego*, Tommy Corn (interprété par le très intense Mark Wahlberg). Corn, justement, préférerait voir les automobiles rouler à l'éthanol plutôt qu'au pétrole depuis que les événements du 11 septembre ont surpolitisé l'or noir : « le pétrole tue », dira-t-il. Entre l'écologiste et l'antipétrolier, il y a certes des atomes crochus, d'autant que Tommy ne craint pas lui non plus d'aller au bout de ses convictions (il faut voir ce pompier qui part à bicyclette, casque au vent, pour aller combattre un incendie !). Et, ce qui n'est pas pour déplaire à Albert, Tommy a cette agressivité, cette rage qu'il lui manque pour faire entendre son point de vue. Albert lit donc ses poèmes tandis que Tommy y va de ses coups de poing et de gueule pour s'assurer qu'on tend l'oreille à sa poésie, sans grand résultat.

Au milieu de la nappe apparaît aussi Brad Stand, le jeune cadre dynamique trop blond pour être vrai, qui séduit son entourage par ses blagues et son sourire racoleur. Ce jeune loup a tôt fait de comprendre que faire rire, c'est se faire aimer ; il ne rate donc pas une occasion de raconter son anecdote préférée,

qui déclenche les rires à coup sûr. Il va sans dire que Brad est un être profondément superficiel, qui attache beaucoup d'importance à l'apparence et aux biens matériels, en témoignent sa petite amie, la sexy porte-parole de chez Huckabees, et ses deux motomarines, prunelles de ses yeux. Dans sa volonté d'écarter complètement Albert du projet de sauvegarde du marais (et ainsi recueillir tous les honneurs), Brad entreprend lui aussi une enquête-thérapie auprès des Jaffe pour déstabiliser Albert. Il joue le cobaye soumis et ne ménage pas ses sourires, mais les détectives en ont vu d'autres : Brad, sous l'effet de la thérapie, finit par s'apercevoir que sa vie tourne à vide et que son *running gag* ne court plus... parce qu'il s'est foulé la cheville. Sans autre blague en poche, Brad voit son charme partir en fumée, comme ses motomarines, auxquelles Albert mettra le feu pour se venger.

Autre marque blonde sur la nappe blanche : Dawn Campbell, le produit de beauté de chez Huckabees. Vedette des publicités racoleuses et par trop sexy de l'entreprise, Dawn (Naomi Watts) ne se définit qu'à travers l'image qu'elle projette, de préférence en bikini et shorts ultra courts. Elle est l'incarnation même de la superficialité et du produit de consommation, elle qui sait prononcer le mot *solde* avec amour et volupté. Elle voit d'un mauvais œil l'intrusion dans son intimité des deux détectives engagés par Brad, mais sera la première happée par leur discours « essentialiste ». Elle met soudainement fin à sa quête de l'image et troque les tenues affriolantes contre une salopette trop grande et un bonnet d'Amish. Brad, qui ne retire plus aucun prestige à tenir le bras de cette étoile descendante, la quittera sans remords.

Quand les Français s'en mêlent

S'il est d'abord séduit par l'approche des Jaffe, Albert finit tout de même par trouver que l'enquête traîne en longueur. Il n'a toujours pas obtenu de réponse à propos du sens à donner à ses rencontres-coïncidences avec



le grand Africain. Tommy, son *alter ego*, qui commence lui aussi à douter de la technique Jaffe, lui exposera les théories élaborées par la psychanalyste française Catherine Vauban (interprétée par la flegmatique Isabelle Huppert), auxquelles il adhère. La psy française préconise une approche diamétralement opposée à celle des Jaffe : pour elle, rien n'est relié à rien, et tout est souffrance. Les moments heureux, les accalmies, n'existent que pour mieux nous préparer à affronter la prochaine tragédie, qui seule nous permet d'en apprendre sur nous-même. Sa philosophie pessimiste séduit Albert, qui se laisse guider par Vauban dans la noirceur de ses souvenirs. Et au milieu du noir, tout s'éclaire : le grand Africain est le portier de l'immeuble où habitent les parents d'Albert. Si les routes des deux jeunes hommes se sont croisées, c'était par une sorte de hasard nécessaire, dira Vauban, car ils partagent un destin commun : si le Soudanais est un orphelin de la guerre civile, Albert est un orphelin de l'indifférence, abandonné par ses parents bourgeois qui n'ont pas su l'écouter quand il pleurait la mort de son chat. Ce sont donc deux solitudes que le sort a mises face à face.

Moi, c'est l'autre

Élève curieux et appliqué, Albert se laisse porter au gré de cette nouvelle enquête, qui connaît plus d'un rebondissement. En compagnie de son acolyte Tommy, il se rend chez Steven, le Soudanais au sourire infatigable, qui l'invite à souper. L'une des scènes les plus savoureuses du film est sans doute celle où l'on voit Steven sourire, affable, sans malice aucune, au milieu de sa famille adoptive ultra réactionnaire et néolibérale, qui incarne la droite américaine dans ce qu'elle a de plus détestable. On se demande comment le Soudanais a bien pu atterrir dans cette famille absolument insensible à la réalité du réfugié. Steven, noir comme le jais, est flanqué d'un frère et d'une sœur blonds et obèses : le premier se moque des 20 kg que Steven pesait à son arrivée et la seconde n'ouvre la bouche que pour déblatérer des préceptes religieux. Le père, qui gagne sa vie dans le commerce de l'électronique, se moque du peu d'avancement technologique du Soudan et prône le capitalisme sauvage devant un Albert braqué et scandalisé, que la famille ne tarde pas à qualifier de socialiste et de communiste. Le ton monte rapidement, on grince des dents... et les invités quittent avant le dessert.

Ce qui reliait Albert à Steven, c'était bien leur condition d'orphelin, moutons noirs exclus et incompris par une société fermée au monde, au changement, à la misère humaine, préoccupée seulement de son confort et de son profit personnel. Ce souper manqué, c'est un peu la mise en abyme de la vie d'Albert et de son incapacité à changer le monde.

Personnages, allongez-vous sur ce divan, je vous prie

Comme je le disais plus tôt, le film de Russell fait souvent sourire et ne se prend visiblement pas au sérieux – il s'agit d'une comédie, on ne s'en cache pas, mais il n'empêche qu'il ouvre de nombreuses portes si l'on veut, justement, s'amuser à le prendre un peu au sérieux. Il n'y a qu'à s'approcher un peu plus de la nappe pour voir de quels fils elle est tissée...

Au début du film, Albert se trouve dans une confusion telle qu'il ressent le besoin de faire le point sur sa vie, sur ce qu'il est, mais il ne croit pas pouvoir y arriver seul. Et comme le besoin crée l'organe, c'est ainsi que sont apparus les deux improbables détectives. Les Jaffe ne sont en fait que des projections mentales qui agissent, en psychanalyse, comme des mécanismes de défense par lesquels le sujet voit chez autrui des idées, des affects (désagréables ou méconnus) qui sont en fait les siens. La théorie optimiste des Jaffe évoque en fait les pulsions de vie que ressent Albert, bientôt remplacées par les pulsions de mort illustrées à travers la théorie pessimiste de Vauban. L'architecture du film repose ainsi sur la psychanalyse freudienne, avec le *moi* incarné par Albert, qui tente d'arbitrer les conflits entre le *ça*, le *sur-moi* et les impératifs de la réalité. Les psychanalystes auxquels il fait appel représentent en quelque sorte le *sur-moi*, tandis que le *ça*, qui correspond aux pulsions inconscientes, est clairement illustré à travers l'épisode libidineux qu'Albert vit avec la stoïque Catherine Vauban dans la boue.

Voilà pourquoi les détectives travaillent gratuitement, qu'ils envahissent le milieu de travail d'Albert malgré son interdiction, que Catherine Vauban apparaisse comme par enchantement, elle qui n'a jamais quitté Paris, dès que Tommy présente son livre à Albert. Les micros que Vivian Jaffe planque un peu partout, les notes qu'elle prend sont une illustration du fait qu'Albert se met à être soudainement plus attentif à son entourage, à ses relations avec les autres et à son

conflit avec Brad, le cadre arriviste. Quand Catherine Vauban brandit une page du journal intime qu'Albert a écrite quand il avait neuf ans, c'est en fait le souvenir précis qu'elle relate qui revient à la mémoire du jeune homme. Vauban n'est pas là, devant les parents d'Albert ; il n'y a que ses idées qui flottent dans la pièce.

Tommy, c'est le type fort et agressif qu'Albert souhaiterait être parfois. Brad, c'est le type avide et corrompu qu'Albert craint de devenir, sa face cachée, en quelque sorte, contre laquelle il lutte depuis qu'il s'est abaissé à pactiser avec l'ennemi Huckabees pour parvenir à ses fins. Partant, on comprend pourquoi tout ce beau monde – y compris Dawn, l'icône de la déesse Consommation – se retrouve dans le bureau des psychanalystes, qui n'est ni plus ni moins que l'antichambre mentale d'Albert. Les personnages de *J'♥Huckabees* gagnent une belle profondeur quand on se met ainsi à les (psych)analyser.

Film intéressant, diablement intéressant, donc, que celui de David O. Russell. C'est un plaisir de voir s'incarner ainsi les grands principes philosophiques et psychanalytiques, à une époque où l'*homo urbanus* est en quête de repères et s'accroche à la première théorie venue comme à une bouée. Le résultat obtenu est un peu l'équivalent de ce que Diderot appelait le *genre sérieux*, sorte d'intermédiaire entre le genre tragique et le genre comique. Il faudrait encore parler de la facture photographique très simple du film, de ses dégradés de brun, de beige et de gris qui font un bel écho à la musique *sixties* très entraînante composée par Jon Brion. C'est un film hors du temps, hors de la réalité, à la fois rassurant et incongru. Comme un arbre planté au milieu d'un stationnement.

Merci au cinéma Le Clap pour sa précieuse collaboration.

Notes

- 1 Film réalisé par David O. Russell, et scénarisé avec Jeff Baena. Distribution : Jason Schwartzman, Dustin Hoffman, Lily Tomlin, Jude Law, Mark Wahlberg, Isabelle Huppert et Naomi Watts. Directeur photo : Peter Deming. Monteur : Robert K. Lambert. Musique : Jon Brion.
- 2 Le titre même du film, proche du logo, évoque un slogan publicitaire... qui n'est pas sans rappeler le célèbre *J'♥M McDonald's*.
- 3 D'après la formule célèbre de l'existentialiste Jean-Paul Sartre.